

XVII

Docteur Jacques LACAN

S E M I N A I R E

du

Mercredi 23 avril 1953

Il s'agit de continuer à approfondir cette distinction du désir et de la demande, que nous considérons comme si essentielle dans la bonne conduite de l'analyse, et faute de quoi nous croyons qu'elle glisse invinciblement autour d'une spéculation pratique fondée sur les termes de la frustration d'une part, de la gratification d'autre part, qui à nos yeux constituent une véritable déviation de sa voie.

Ce dont il s'agit est donc de poursuivre dans le sens de quelque chose auquel nous avons déjà donné un nom : la distance du désir à la demande. Ce n'est pas en quelque sorte une "spaltung", ce n'est pas un terme que j'emploie au hasard, un terme qui a été, sinon introduit, du moins fortement accentué dans le tout dernier

écrit de Freud, celui au milieu duquel si l'on peut dire, la plume lui est tombée des mains, parce qu'elle lui a été simplement arrachée par la mort. Cet "ish spaltung".

Comme point vraiment de convergence auquel la dernière méditation de Freud, si on ne peut pas dire l'amenait et le ramenait, c'est quelque chose dont nous n'avons plus qu'un morceau, quelques pages qui sont dans le tome 17 des

Le délire, pour faire surgir en vous la présence dans l'esprit de Freud de la question qu'elle soulève, Vous y verrez également avec quelle force il accentue que la fonction de synthèse du Moi est loin d'être tout quand il s'agit de l'ish psychanalytique.

La dernière fois donc, pour reprendre ce que nous avons dit, car je crois qu'on ne saurait ici progresser qu'à faire trois pas en avant et deux pas en arrière, et à repartir et gagner chaque fois un petit pas, et je vais essayer de rappeler tout de même assez vite ce sur quoi j'ai insisté la dernière fois en parlant ~~de la demande~~ ~~intention~~ du désir d'une part et de la demande d'autre part, c'est à savoir pour ce qui est du désir que j'ai appelé son caractère lié, inséparable du masque, je vous ai illustré tout spécialement d'un rappel de ceci : c'est que c'est aller trop vite en besogne que de distinguer le symptôme comme un simple dessous à un dehors.

214

Je vous ai parlé de la malade Elizabeth Von Err, dont en somme je vous disais qu'à lire simplement le texte de Freud, on peut dire, et Freud le dit, l'article, la douleur du haut de la cuisse droite, c'est le désir de son père, et le désir de son ami d'enfance, que c'est chaque fois qu'elle l'évoque dans l'histoire de sa maladie, le moment où elle était entièrement asservie au désir de son père, à la demande de son père, et où à peine en marge s'exerçait cette abstraction du désir de son ami d'enfance qu'elle se reprochait de prendre en considération ; et que la douleur de sa cuisse gauche, c'est le désir dans deux beaux-frères, en tant que l'un représente le bon désir masculin, celui qui a épousé sa plus jeune sœur, et l'autre le mauvais qui par ailleurs a été considéré ~~comme~~ par toutes ces dames, comme un fort mauvais homme.

Au-delà de cette remarque, à savoir de ce qu'il faut savoir considérer avant de comprendre ce que veut dire notre interprétation du désir, c'est que dans le symptôme, et c'est cela que veut dire conversion, le désir est identique à la manifestation somatique qui est son endroit comme il est son envers.

D'autre part j'ai introduit, puisqu'auSSI bien si nous avons avancé, c'est parce que les choses ne sont qu'introduites sous forme de problématique, cette problé-

matique du désir en tant que l'analyse nous le montre comme déterminé par un acte de signification, mais que le désir soit déterminé par un acte de signification, ne livre pas du tout d'une façon achevée son sens. Il se peut que le désir soit un sous-produit, si je puis m'exprimer ainsi, de cet acte de signification. Dans un des articles que je vous ai cités comme constituant l'introduction véritable à la question de la perversion, pour autant qu'elle se présente elle aussi comme un symptôme, et non pas comme pure et simple manifestation d'un désir inconscient nous représentant le moment où les auteurs s'aperçoivent qu'il y a tout autant de "V....." dans une perversion que dans un symptôme ; dans un de ces articles publiés à l'International Journal, quatrième année, "Névroses et perversions", il s'agit du cas d'un sujet névrosé, et l'auteur s'arrête à ce fait qu'un sujet, après avoir réussi son premier coït d'une façon satisfaisante, ce n'est pas dire que les autres choses ne le seront pas dans la suite, mais que tout de suite après ce premier coït il se livre à cet acte mystérieux, unique à la vérité dans son existence : rentrant chez lui, au retour de chez celle qui lui a accordé ses faveurs, il se livre à cette exhibition particulièrement réussie - je crois que j'y ai fait allusion d'ailleurs déjà dans un de mes séminaires - particulièrement réussie en ce sens qu'elle se

réalise avec le maximum de plénitude, et d'autre part de sécurité : il se déculotte et s'exhibe le long d'un remblais de chemin de fer, et à la lumière d'un train qui passe il se trouve ainsi s'exhiber à une foule entière sans courir le moindre danger bien entendu, et cet acte est interprété par l'auteur dans l'économie générale de la névrose du sujet, d'une façon plus ou moins heureuse.

Ce n'est pas même de ce côté que je vais m'étendre, mais je vais m'arrêter à quelque chose qui est ceci : assurément pour un analyste que ceci soit un acte significatif comme on dit, c'est certain, mais quelle signification ? Qu'est-ce que cela veut dire qu'il l'a encore ?

Je vous répète qu'il vient de commettre sa première copulation. Qu'est-ce que cela veut dire qu'il l'a encore à la disposition de tous, à savoir qu'il est devenu comme la propriété personnelle ? Qu'est-ce qu'il veut en quelque sorte en le montrant ? Veut-il en le montrant s'effacer derrière ce qu'il montre, n'être plus que le phallus ?

Tout ceci est également plausible, et même à l'intérieur d'un seul et même acte, d'un seul et même contexte subjectif, ce qui paraît avant tout là être extrêmement important et digne d'être accentué, je dirais plus / que tout autre chose, et qu'il est bien souligné, confirmé par les dires du patient, par le contexte de l'observation, par la suite même des choses, que ce premier coït

a été pleinement satisfaisant.

Ce que l'acte dont il s'agit montre d'abord et au premier chef, avant toute autre interprétation, c'est que sa satisfaction est prise et réalisée ; cet acte indique ce qui est laissé à désirer au-delà de la satisfaction.

Je rappelle simplement ce petit exemple pour fixer les idées sur ce que je veux dire, sur la problématique du désir en tant qu'il est déterminé par un acte de signification, et en tant que ceci est distinct de tout sens saisissable. Je veux aussi rappeler à ce propos, et l'ajouter à ce que j'ai dit la dernière fois, que les considérations de cette sorte, celles qui montrent la profonde cohérence, coalescence du désir avec le symptôme, le masque avec ce qui apparaît dans sa manifestation, est quelque chose qui remet à sa place, à beaucoup de vaines questions que l'on se pose toujours à propos de l'hystérie, mais bien plus encore à propos de toutes sortes de faits sociologiques, ethnographiques et autres, où on voit toujours les gens s'embrouiller les pattes autour de la question.

Prenons un exemple. Il vient de paraître une excellente plaquette comme numéro d'une toute petite collection : L'Homme, qui paraît chez Plon, c'est le livre de Michel L^{évis} Léry sur l'effet de possession^{et} sur les aspects théâtraux de la possession, choses qu'il développe autour de son

expérience auprès des éthiopiens du Gondar. A lire cet excellent volume, on voit bien combien des faits de transe d'une consistance incontestable, s'allient, se marient parfaitement avec un certain caractère extérieurement typifié, déterminé, attendu, repéré à l'avance, connu des "esprits" qui sont censés s'emparer de la subjectivité des personnages qui manifestent toutes ces manifestations singulières qu'observent les cérémonies dites du , puisque c'est là ce dont il s'agit dans la contrée indiquée, et bien plus, que cela n'est pas simplement cette part conventionnelle qu'on peut remarquer, qui se manifeste, qui se reproduit à propos de la manifestation de l'incarnation de tel ou tel esprit. C'est le caractère disciplinable de ces manifestations, et jusqu'à un certain point tellement disciplinable, que les sujets le perçoivent comme quelque chose qui est un dressage des esprits, qui sont pourtant ceux qui sont censés s'emparer d'eux. Mais la chose se renverse : ces esprits enfin ont leur apprentissage à bien se tenir.

Le phénomène de possession, avec tout ce qu'il comporte de phénomènes puissamment inscrits dans les émotions, dans tout un pathétique où le sujet est entièrement possédé pendant le temps de la manifestation, est parfaitement compatible avec toute cette richesse liée aux insignes du dieu, du génie, et qui n'en font que d'une fa-

- 8 -

gen tout à fait artificielle, une sorte de problème que notre mentalité essaierait d'inscrire sous le type de simulations, imitations, ou autres termes de cette espèce, l'identité même de la manifestation désirante avec ses formes, est là tout à fait tangible.

*ident. b. c.
du désir
à la forme* X

L'autre point, l'autre terme dans lequel s'inscrit cette dialectique, cette problématique du désir, c'est ce sur quoi par contre j'ai insisté la dernière fois, c'est cette excentricité du désir par rapport à toute satisfaction qui nous permet de comprendre ce qu'en général est sa profonde affinité avec la douleur. C'est dire qu'à la limite, ce à quoi confine purement et simplement le désir, non plus dans ses formes développées, dans ses formes masquées, mais dans sa forme pure et simple, c'est cette douleur d'exister qui représente l'autre pôle, l'espace [pour dire] de l'aire à l'intérieure de quoi sa manifestation se présente à nous.

À l'opposé donc de cette problématique, en décrivant ainsi ce que j'appelle l'aire du désir, son excentricité par rapport à la satisfaction, en décrivant ainsi je ne prétends pas bien entendu le résoudre, ce n'est pas une explication que je donne là, c'est une position du problème, et c'est bien cela dans quoi nous avons à nous avancer aujourd'hui.

Je rappelle d'un autre côté l'autre élément du dip-

tyque, de l'opposition que j'ai proposée la dernière fois, c'est celui qui est lié au caractère de fonction identificatrice, de fonction idéalisante en tant qu'elle se trouve dépendre de la dialectique de la demande, en tant que l'identification de tout ce qui se passe dans ce registre, se fonde dans une certaine relation au signifiant, dans l'autre signifiant ici qui est dans son ensemble caractérisé, et à propos de la demande comme étant le signe de la présence de l'autre, et comment là aussi s'institue quelque chose qui doit bien avoir un rapport avec le problème du désir qui est ce en quoi ce signe de la présence vient à dominer les satisfactions qu'apporte cette présence, ce en quoi ce qui fait que si fondamentalement, d'une façon si étendue, si constante, l'être humain se paye de paroles tout autant ou tout au moins dans une proportion sensible, très pondérable par rapport à des satisfactions plus substantielles, est simplement rappelée la caractéristique fondamentale qui se rapporte à ce que je viens de rappeler.

Est-ce à dire d'ailleurs que seulement l'être humain-ici encore une parenthèse complémentaire de ce que j'ai dit la dernière fois : il n'est pas absolument de l'être humain qui se paye de paroles jusqu'à un certain degré, nous savons que certains animaux domestiques, et il n'est pas exclus de le penser, ont quelques satisfac-

tions liées au parler humain. Je n'ai pas besoin là de faire des évocations, mais nous apprenons même des choses étranges. Il semble avoir un degré de crédibilité qu'on peut faire aux dires de ceux qu'on appelle d'une façon plus ou moins appropriée les spécialistes. Nous nous sommes laissés dire que les visons captifs dans le dessein de lucre, à savoir pour tirer profit de leur fourrure, dépérissent et ne donnent que d'assez médiocres produits aux pelletiers si on ne leur fait pas la conversation. Cela rend, paraît-il, l'élevage des visons très onéreux en accroissant les frais généraux.

Il semblerait donc qu'en tout cas quelque chose là se manifeste dont nous n'avons pas non plus les moyens d'entrer plus loin dans la problématique, mais qui assurément doit bien être lié au fait même d'être enclos, parce que les visons à l'état sauvage sont, selon toute apparence, hors de possibilité, sauf plus ample informé, de rencontrer cette sorte de satisfaction.

Pour tout dire, je voudrais simplement vous indiquer le rapport, la direction dans laquelle nous pouvons voir en rapport à notre problème, aux études pavloviennes des réflexes conditionnés. En fin de compte, qu'est-ce que c'est que les réflexes conditionnés ?

Sous leurs formes les plus répandues, et qui ont occupé la plus grande partie de l'expérience, les réflexes

conditionnées sont bien l'intervention dans un cycle plus ou moins prédéterminé, inné, un cycle de comportements instinctifs. Tous ces petits signaux électriques, ces petites sonnettes, ces petites clochettes dont on les timpanise, les pauvres animaux, pour arriver à leur faire sécréter leurs diverses productions physiologiques, leurs sucs gastriques aux ordres, ce sont quand même bien des signifiants, et rien d'autre. Ils sont fabriqués par des êtres. En tout cas des expérimentateurs pour lesquels le monde est très nettement constitué par un certain nombre de relations objectives, et entre lesquelles ce qu'on peut à juste titre isoler comme proprement signifiant, constitue une part importante de ce monde.

Aussi bien d'ailleurs, c'est dans le dessein de montrer par quelle espèce de voie, de substitution progressive, est concevable d'un progrès psychique, que toutes ces choses sont construites et élucubrées.

Jusqu'à un certain point, on pourrait se poser la question de savoir pourquoi au bout du compte, ces animaux si bien dressés, cela ne revient pas à leur apprendre une certaine sorte de langage, ce qui n'est pas la seule chose qui mérite d'être remarquée, c'est que justement le bond n'est pas fait, et que quand la théorie pavlovienne vient à mettre en jeu ce qui se produit chez l'homme à propos du langage, il, ou elle (Pavlov ou la théorie),

prend le très juste parti de parler pour ce qui est du langage, non pas d'un prolongement du système de significations tel qu'il est mis en jeu dans les réflexes conditionnés, mais d'un second système de significations, c'est-à-dire implicitement de reconnaître ce qui n'est peut-être pas pleinement articulé dans la théorie, mais de reconnaître qu'il y a quelque chose de différent dans l'un et dans l'autre. Et ce qui est différent, nous dirons que nous pouvons essayer de définir cette distinction, cette différence en ceci qu'il doit se situer dans ce que nous appelons le rapport au grand Autre, en tant que ceci constitue le lieu d'un système unitaire et signifiant, ou encore nous dirions que ce qui manque à ce discours des signaux, c'est la concaténation pour le sujet intéressé, c'est-à-dire pour l'animal.

En fin de compte, ce qui formulerait simplement, nous l'annoncerions sous cette forme de dire qu'en somme, quel que soit le caractère poussé de ces expériences, ce qui n'est pas trouvé, et peut-être ce qu'il n'est pas question de trouver, c'est la loi dans laquelle ces signifiants mis en jeu, s'ordonneraient, ce qui revient à dire que ^{c'est} la loi à laquelle enfin les animaux obéiraient.

Il est tout à fait clair en effet qu'il n'y a pas trace de référence à une telle loi, c'est-à-dire à rien qui soit au-delà du signal, soit d'une courte chaîne de

signaux une fois établis, aucune sorte d'extrapolation légalisante, n'y est perceptible, et c'est bien en cela qu'on peut dire que l'on n'arrive pas à instituer la loi. Je répète : ce n'est pas dire pour autant qu'il n'y ait aucune dimension de l'Autre avec un grand A, pour l'animal. Rien ne s'articule effectivement à l'intérieur en tant que discours.

Demander
Sa'd
l'autre

Donc ce à quoi nous arrivons, si nous résumons ce dont il s'agit dans le rapport du sujet au signifiant dans l'autre, à savoir ce qui se passe dans la dialectique de la demande, c'est essentiellement ce qui caractérise le signifiant, non pas comme substitué, ce qui est le cas dans les réflexes conditionnés, comme substitué aux besoins du sujet, mais le signifiant lui-même comme pouvant être substitué à lui-même, comme étant essentiellement de nature substitutive, et c'est dans cette direction que nous voyons la dominance de ce qui importe, c'est à savoir la place qu'il occupe dans l'autre. Ce que nous voyons pointer dans cette direction, c'est ce que j'essaie de diverses façons de formuler ici comme essentiel à la structure signifiante, c'est-à-dire cet espace topologique, pour ne pas dire cet espace typographique, qui en fait justement la loi de sa substitution, ce numérotage des places, ces places numérotées qui donnent la structure fondamentale d'un système signifiant comme tel.

à voir
X

C'est pour autant que le sujet en tant qu'il se présente à l'intérieur d'un monde ainsi structuré dans la position d'Autre, que quelque chose - c'est un fait mis en valeur par l'expérience - qui s'appelle l'identification, se produit. ~~C'est pour autant que~~ faute de la satisfaction, c'est au sujet qui peut accéder à la demande que le sujet s'identifie.

Je vous ai laissés là la dernière fois, en posant la question : alors pourquoi pas le plus grand pluralisme dans les identifications ? Autant d'identifications que de demandes insatisfaites ? Autant d'identifications qu'il y a d'autres qui se posent en présence du sujet comme celui qui répond ou ne répond pas à la demande ?

La clef de cette distance, de cet "spaltung" qui se trouve ici reflétée par la construction de ce petit schéma que je vous mets aujourd'hui pour la première fois au tableau, et qui constitue quelque chose que nous devons retrouver dans les trois lignes que je vous ai déjà deux fois répétées. Je pense que vous les avez dans vos notes, mais je peux vous les rappeler à savoir la ligne qui lie le petit d du désir d'un côté, par l'intermédiaire à cette relation du sujet petit a, à l'image de a et à m, c'est-à-dire le moi; la deuxième ligne représentant précisément la demande, pour autant qu'elle va de la demande à l'identification, en passant par la position de

l'autre par rapport au désir, c'est-à-dire que vous voyez ici décomposer l'autre en tant que c'est au-delà de lui qu'il y a le désir, et en passant par la signifié de a qui à ce niveau là se placerait ici, je veux dire dans une première étape du schéma qui était celle que je vous ai faite la dernière fois, c'est-à-dire au fait qu'il ne répond qu'à la demande, et qui précisément va à cause de quelque chose qui est ce que nous cherchons dans un deuxième temps, se diviser dans ce rapport non pas simple, mais double, que j'ai d'ailleurs déjà amorcé par d'autres voies, à deux chaînes significantes : la première qui est ici quand elle est seule et simple au niveau de la demande, étant ici en tant que c'est une chaîne signifiante à travers laquelle la demande a à se faire jour. Il va intervenir autre chose qui double cette relation signifiante, c'est ce doublement de la relation signifiante, pour autant que vous pouvez par exemple, entre autres choses, mais naturellement pas d'une façon univoque, l'identifier comme cela a été fait jusqu'à présent, à la réponse de la mère.

Pour ce qui est de la ligne inférieure, c'est-à-dire de ce qui se passe en somme au niveau de la demande, au niveau où la réponse de la mère fait à elle toute seule la loi, c'est-à-dire en somme soumet le sujet à son arbitraire, l'autre ligne représentant l'intervention d'une

d'une autre instance correspondant à la présence maternelle et au monde sous lesquels sont instance se fait sentir au-delà de la mère, et bien entendu ce n'est pas si simple, et si tout en effet était une question de maman et de papa, je vois difficilement comment nous pourrions rendre compte, au moins dans les faits auxquels nous avons affaire.

C'est donc dans la question de cette "spaltung" qui est purement et simple celle qui est identique, responsable de cette béance entre le désir et la demande, de cette discordance, de cette divergence qui s'établit entre le désir et la demande, que nous allons maintenant nous introduire, et c'est pourquoi il nous faut encore revenir reposer la question de ce que c'est qu'un signifiant.

Je sais que vous vous le demandez chaque fois que nous nous quittons: En fin de compte que veut-il bien vouloir dire ? Vous avez raison de vous le demander, parce qu'assurément ce n'est pas dit comme cela, ce n'est pas couru.

Reprenons la question de ce que c'est qu'un signifiant au niveau élémentaire.

Je vous propose d'arrêter votre pensée sur un certain nombre de remarques. Par exemple ne croyez-vous pas que nous touchons à quelque chose qui en est au moins je ne sais quel exemple, peut-être quelque chose à propos

de quoi on pourrait parler d'émergence ? Si nous remarquons ce qu'a de spécifique le fait, non pas d'une trace, car une trace c'est une empreinte, ce n'est pas un signifiant, on sent bien pourtant qu'il peut y avoir un rapport, et qu'à la vérité ce qu'on appelle le matériel du signifiant participe toujours quelque peu au caractère évanescent de la trace. Cela semble être une des conditions d'existence de ce matériel signifiant. Ce n'est pourtant pas là un signifiant, même le pied de Vendredi que Robinson découvre au cours de sa promenade dans l'île, n'est pas un signifiant, mais par contre, à supposer que lui, Robinson, pour une raison quelconque, efface cette trace, là nous introduisons nettement la dimension du signifiant. C'est à partir du moment où l'on efface, où cela a un sens de l'effacer, que la quelque chose qui est trace est manifestement constitué comme signifié.

On voit en effet que si là le signifiant est un creuset en tant qu'il témoigne d'une présence passée, et qu'involverment dans ce qui est signifiant, il y a toujours dans le signifiant pleinement développé qu'est la parole, il y a toujours un passage, c'est-à-dire quelque chose qui est au-delà de chacun des éléments qui sont articulés, et qui sont de leur nature fugaces, évanouissants, que c'est ce passage de l'un à l'autre qui constitue l'essentiel de ce que nous appelons la chaîne signifiante, et que

ce passage en tant qu'évanescence, c'est cela même qui se fait foi.

Je ne dis même pas articulation signifiante. Il se peut que ce soit une articulation qui reste énigmatique, mais que ce qui le soutient soit foi, c'est aussi à ce niveau qu'émerge ce qui répond à ce que nous avons d'abord désigné du signifiant comme témoignant d'une présence qui est passée inversement dans un passage qui est actuel. Ce qui se manifeste, c'est quelque chose qui l'approfondit, qui est au-delà et qui en fait une foi.

En somme là encore ce que nous retrouvons, c'est aussi bien après que ce soit effacé, ce qui reste s'il y a un texte, à savoir si ce signifiant s'inscrit parmi d'autres signifiants, c'est ce qui reste, c'est la place où l'on a effacé, et c'est bien cette place quasi qui soutient la transmission, qui est ce quelque chose d'essentiel grâce à quoi ce qu'une succède dans le passage prend consistance de foi.

Nous ne sommes là vraiment qu'au niveau et au point de l'émergence, mais un point essentiel à saisir : ceci qui fait que le signifiant comme tel, c'est quelque chose qui peut être effacé, qui ne laisse plus que sa place, c'est-à-dire qu'on ne peut plus le retrouver. C'est que cette propriété qui est essentielle, et qui fait que si l'on peut parler d'émergence, on ne peut pas parler de

développement. En réalité, le signifiant il [?]la contient en lui-même. Je veux dire que l'une des dimensions fondamentales du signifiant, c'est de pouvoir s'annuler lui-même. Il y a pour cela une possibilité que nous pouvons en l'occasion qualifier de mode du signifiant lui-même, et qui ^{se}matérialise par quelque chose de fort simple et que nous connaissons tous, et dont nous ne saurions ne pas voir de laisser dissimuler l'originalité par la trivialité d'usage, c'est la barre. Toute espèce de signifiant est de sa nature quelque chose qui peut être barré.

On parle beaucoup depuis qu'il y a des philosophes qui pensent, de la ".....", et on a appris à en faire un usage plus ou moins rusé. Ce mot veut dire à la fois annulation, et essentiellement c'est ce qu'il veut dire : par exemple j'annule mon abonnement à un journal, ou ma réservation quelque part ; il veut dire aussi, grâce à une ambiguïté de sens qui le rend précieux dans la langue allemande, élever à une puissance, à une situation supérieure. Il ne semble pas que l'on s'arrête assez à ceci, qu'à pouvoir à proprement parler être annulé, il n'y a à proprement parler qu'une seule espèce de chose, dirais-je grossièrement, à pouvoir l'être, c'est un signifiant, car à la vérité, quand nous annulons quoique ce soit d'autre, que ce soit imaginaire ou réel, c'est simplement parce que strictement en le faisant, et par

La fonction de
zéro -

là même nous ne faisons qu'annuler ce dont il s'agit, nous l'élevons au grade, à la qualification de signifiant.

Il y a donc à l'intérieur du signifiant, de sa chaîne et de sa manœuvre, de sa manipulation, quelque chose qui toujours est en mesure de le destituer de sa fonction dans la ligne ou dans la lignée. La barre est un signe de bâtarde de le destituer comme tel, en raison de cette fonction proprement signifiante de ce que nous appellerons la considération générale. Je veux dire de ce en quoi dans le donné de la batterie signifiante, tant qu'elle constitue un certain système de signes disponibles, et dans un discours actuel, concret, le signifiant décroît de la fonction que lui constitue sa place que j'ai arrachée de cette considération ou constellation que le signifiant institue en s'appliquant sur le monde, en le ponctuant, et que de là il tombe de la considération dans la désignation, à savoir où il est marqué de ceci précisément qu'il laisse à désirer.

Je ne m'amuse pas à jouer sur les mots. Je veux simplement par cet usage des mots, vous indiquer une direction par où nous nous rapprochons de ce lien de la manipulation signifiante à notre objet qui est celui du désir, de son opposition de la considération à la désignation marquée par la barre du signifiant, n'étant ici bien entendu que destinée à indiquer une direction, une amorce.

desiderium

Ceci ne résout pas bien entendu la question du désir, quelle que soit l'économie à laquelle se prête cette conjonction de deux termes dans l'étymologie latine du mot désir en français. Il reste que c'est à proprement parler en tant que ^Lsignifiant ~~que~~ se présente comme annulé, comme marqué de la barre, que nous tenons à proprement parler, ce qu'on peut appeler un produit de la fonction symbolique, produit en tant justement qu'il est isolé, qu'il est distinct de la chaîne générale du signifiant et de la loi qu'elle institue. C'est uniquement à partir du moment où il peut être barré, que quelque signifiant que ce soit à son statut propre, c'est-à-dire qu'il entre dans cette dimension qui fait que tout signifiant est en principe pour distinguer ici ce que je veux dire, de l'annulation qui est si essentielle.

Le terme employé dans Freud, ^{et} et à des endroits bien amusants où personne ne semble s'être avisé d'aller le repérer. Aussi tout à coup si c'est Freud qui emploie annulation, ce n'est pas qu'il ait la même résonance. En principe tout signifiant est évocable. Alors il en résulte quelque chose à partir du moment où nous avons fait ces remarques qui sont celles-ci, c'est-à-dire que pour tout ce qui n'est pas signifiant, c'est-à-dire en particulier à l'occasion pour le réel, la barre devient un des modes les plus sûrs et les plus courts de son

élévation à la dignité de signifiant, et ceci, je vous l'ai déjà fait remarquer d'une façon extrêmement précise à propos du fantôme de l'enfant battu quand je vous ai fait remarquer que dans la deuxième étape de l'évolution de ce fantôme, à savoir celui que Freud indique comme devant être reconstruit, et comme n'ayant jamais, sauf de biais et dans des cas exceptionnels, aperçu ce signe qui à la première étape était celui de l'effacement du frère hâï, à savoir qu'il fût par le père battu.

Dans le second temps, et quand il s'agit du sujet lui-même, il devient au contraire le signe qu'il est aimé, lui, le sujet, il accède en effet à l'ordre de l'amour, à l'état d'être aimé, parce qu'il est battu, ce qui ne manque pas tout de même de poser un problème étant donné le changement de sens qu'a pris cette action dans l'intervalle, et ceci n'est à proprement parler concevable que pour le cas justement que ce même acte qui, quand il s'agit de l'autre, est pris comme un sévice et comme tel est perçu par le sujet comme le signe que l'autre n'est pas aimé. Quand c'est le sujet qui en devient le support à un certain moment donné de sa position par rapport à l'autre, cet acte prend sa valeur essentielle, et par sa fonction de signifiant, c'est parce que c'est pour autant que dans cet acte le sujet lui-même se trouve élevé à cette dignité de sujet signifiant, qu'il est pris à

ce moment là dans son registre positif, dans son registre inaugural, il l'institue à proprement parler comme un sujet avec lequel il peut être question d'amour.

C'est ce que Freud - il faut toujours revenir aux phrases de Freud, elles sont absolument toujours lapidaires - dans les quelques suites psychiques de la différence anatomique des sexes, exprime : "L'enfant qui est alors battu devient aimé, apprécié sur le plan de l'amour". Et c'est précisément à ce moment, c'est-à-dire dans cet article dont je vous parle, que Freud introduit la remarque qui était simplement impliquée dans : ".....", c'est-à-dire que j'avais par l'analyse du texte, amorcé, mais que Freud là formule en toutes lettres, il le formule sans absolument le motiver, mais en l'orientant avec cette espèce de flair prodigieux qui est le sien, et qui est tout ce qui est en cause dans cette dialectique de la reconnaissance de cet au-delà du désir. Il dit :

"Cette toute particulière fixité qui se lit dans la forme monotone d'un enfant est battu", ne permet vraisemblablement qu'une seule signification : l'enfant qui est là battu est de ce fait apprécié"....

Il s'agit des petites filles dans cette étude, et ce que Freud reconnaît à cette ".....", le mot est très difficile à traduire en français parce qu'il a un sens ambigu en allemand, il vaut à la fois dire fixe

au sens d'un regard fixe, et rigide. Ce n'est pas absolument en rapport, bien que l'on soit là à la contamination des deux sens, ils ont une analogie en histoire, et c'est bien là ce dont il s'agit, il s'agit que nous voyons là pointer ce quelque chose dont je vous ai déjà marqué la place du noeud qu'il s'agit de dénouer pour l'instant, à savoir ce rapport qu'il y a entre le sujet comme tel, le phallus ici comme objet problématique, et la fonction essentiellement signifiante de la batte, pour autant qu'elle entre en jeu dans le fantasme de l'enfant battu.

Pour cela il ne suffit pas de nous contenter de ce littoral qui à tant d'égards, laisse bien à désirer. Il s'agit de voir pourquoi il est là ici dans une certaine posture si ambiguë qu'en fin de compte, si Freud la reconnaît dans ce qui est battu, en l'occasion c'est que le sujet par contre ne le reconnaît pas comme tel. Il s'agit du phallus, pour autant qu'il occupe une certaine place dans l'économie du développement du sujet, pour autant qu'il est ce qui est le support indispensable de cette construction subjective, pour autant qu'il pivote autour du complexe de castration et du pénis-nide, et il s'agit de voir maintenant comment il entre en jeu dans ce rapport, cette prise, cette saisie du sujet par le signifiant, ou inversement de ce dont il s'agit par cette

structure signifiante telle que je viens ici de rappeler un des termes essentiels.

Pour ceci il convient de nous arrêter un instant à ce qu'en fin de compte le mode sous lequel peut être considéré ce phallus. Pourquoi parle-t-on de phallus, et non pas purement et simplement de pénis ? Pourquoi d'ailleurs voyons-nous effectivement autre chose, et le mode sous lequel nous faisons intervenir le phallus ? Autre chose est la façon dont le pénis vient d'une façon plus ou moins satisfaisante y suppléer, aussi bien pour le sujet masculin que pour le sujet féminin. Aussi dans quelle mesure le clitoris à cette occasion est intéressé dans ce que nous pouvons appeler les fonctions économiques du phallus ?

Observons ce qu'est à l'origine le phallus, le phallos. C'est là que nous voyons pour la première fois attesté dans des textes, c'est à savoir dans l'Antiquité grecque, où, si nous allons chercher les textes là où ils sont, dans différents endroits d'Aristophane, d'Hérodote, etc..., nous voyons d'abord que le phallos, ce n'est pas du tout identique à l'organe en tant qu'appartenance du corps, prolongement, membre, organe en fonction si l'on peut dire, le phallos, c'est une façon qui domine de beaucoup, employée à propos d'un simulacre, d'un insigne, quel que soit le mode sous lequel il se présente, qu'il

s'agisse d'un bâton en haut duquel sont appendus les organes virils, qu'il s'agisse d'une imitation de l'organe viril, qu'il s'agisse d'un morceau de bois, d'un morceau de cuir, ou d'une série de variétés sous lesquelles il se présente, c'est quelque chose qui est un objet substitutif et en même temps c'est sa propriété que cette substitution soit en quelque sorte très différente de la substitution au sens où nous venons de l'entendre, de la substitution-signe. On peut dire que presque et jusqu'inclus l'usage de cette substitution, elle a tous les caractères d'un substitut réel, cette espèce d'objet que nous appelons dans les bonnes histoires, et toujours plus ou moins avec le sourire, qui traitent des objets les plus singuliers si on peut dire, par leur caractère introuvable qu'il y a dans l'industrie humaine. C'est quand même quelque chose dont on ne saurait pas ne pas tenir compte quant à son existence et à sa possibilité même.

Le lisbos en grec est souvent confondu avec le phallos. Bref, ce qui est frappant dans l'instance très singulière de cet objet qui, pour les anciens, et au-delà de toute espèce de doute, se joue le rôle au sein des mystères, de l'objet autour duquel si l'on peut dire, était placé, et aussi bien semble-t-il, à tel point que l'initiation levait les derniers voiles, c'est-à-dire d'un objet qui pour la révélation du sens, était considéré

L284

comme un caractère significatif dernier.

Est-ce que tout ceci ne met pas sur la voie de dont il s'agit, à savoir qu'en somme ce rôle économique prévalent du phallus en tant que tel, c'est-à-dire en tant que ce qui représente en somme le désir dans sa forme la plus manifeste ?

Je l'opposerais terme par terme à ce que je disais du signifiant qui est essentiellement creux, qu'il s'introduit dans le plein du monde. Inversement ce qui se manifeste dans le phallus, c'est ce qui de la vie se manifeste de la façon la plus pure comme l'urgence, comme poussée, et nous sentons bien l'image du phallus au fond même de tout ce que nous manipulons comme terme qui fait que par exemple en français c'est sous la forme de pulsion que le terme allemand : "...TRIEB..." a pu être traduit. Cet objet privilégié si l'on peut dire, du monde de la vie, qui d'ailleurs dans son appellation grecque s'apparente à tout ce qui est de l'ordre du flux, de la sève, voire de la veine elle-même, car il semble que ce soit la même racine qu'il y ait dans : "...TRIEB..." et dans phallus. Il semble que les choses soient donc telles que ce point le plus manifeste, manifesté du désir dans ses apparences vitales, soit justement ce qui se trouve ne pouvoir entrer dans l'aire du signifiant, qu'à y déchaîner si l'on peut dire la barre. Tout ce qui est de l'ordre de l'intrusion,

de la poussée vitale comme telle, se trouvera pour autant qu'elle vient ici pointer, se maximiser dans cette forme ou cette image, sera quelque chose. C'est cela que l'expérience nous montre, Nous ne faisons là que la lire - qui inaugurera comme tel tout ce qui se présente, soit comme connotation d'une absence là où cela n'a pas à être, puisque cela n'est pas, à savoir ce qui fait considérer le sujet humain qui n'a pas le phallos comme castré, et inversement qui pour celui qui a quelque chose, qui peut prétendre à lui ressembler, comme menacé de castration.

Effectivement si je fais allusion aux mystères antiques, il est tout à fait frappant de voir que sur les murailles, les rares fresques que nous ayons conservées dans une remarquable intégrité, celles de la Villa Des Mystères à Pompéi, c'est très précisément à côté juste de l'endroit où se représente le dévoilement du phallos, que surgissent représentés avec une grandeur tout à fait impressionnante, ces personnages en taille naturelle, ces sortes de démons que nous pouvons identifier par un certain nombre de recoupements. Il y en a un sur un vase du Louvre, et sur quelques autres places. Ces démons ailés, bottés, non pas casqués, mais presque, et en tout cas armés d'un "flagellum", commencent d'appliquer le châtiment rituel à une des impétrantes, des initiées

qui sont dans l'image, c'est-à-dire de faire surgir le fantasme de la flagellation sous sa forme la plus directe, dans la connexion la plus immédiate avec le dévoilement du phallus.

Il est tout à fait clair aussi, que par toutes sortes de tests, d'attestations qui nous sont apportées par l'expérience qui n'a rien d'avérée, et qui ne demande aucune espèce d'investigation dans la profondeur des systèmes, que dans tous les cultes antiques, c'est à mesure même qu'on s'approche du culte, c'est-à-dire de la manifestation significative de la puissance féconde de la grande déesse, que tout ce qui se rapporte au phallus est l'objet d'asputations, de marques de castration, ou d'interdictions de plus en plus accentuées, le caractère d'ennuque des prêtres de la grande déesse, de la déesse syrienne, étant quelque chose des plus reconnu, retrouvé dans toutes sortes de textes.

C'est pour autant donc que le phallus se trouve situé, recouvert toujours par quelque chose qui est (la castration), la barre mise sur son accession au domaine signifiant, c'est-à-dire sur sa place dans l'autre avec un grand A, ce par quoi dans le développement, la castration s'introduit. Ce n'est jamais - observez-le directement dans les observations - par la voie d'une interdiction sur la masturbation par exemple. Si vous lisez l'obser-

vation du petit Hans, vous verrez que les premières interdictions ne lui font aucun effet. Si vous lisez l'histoire d'André Gide, vous verrez que ses parents ont bagarré pendant toutes ses premières années pour l'en empêcher, et que le Professeur Brouhardel, lui montrant les grandes piques et les grands couteaux qu'il avait, parce que déjà c'était la mode chez les médecins d'avoir chez soi tout un "décrochez-moi ça", lui promettait que s'il recouvrait, on lui scierait ça. Et l'enfant Gide nous rapporte très bien qu'il n'a pas cru un seul instant à une pareille menace, parce qu'à la vérité cela lui paraissait extravagant, autrement dit, rien d'autre que la manifestation épisodique des fantasmes du professeur Brouhardel lui-même.

Ce n'est pas de cela du tout qu'il s'agit. Comme nous l'indiquent les textes, les observations aussi, c'est en tant que l'être au monde, après tout sur le plan du réel, qui aurait le moins lieu de se présumer comme étant châtré, à savoir celui qui avait l'occasion de l'être, c'est-à-dire la mère, c'est pourtant sous cet angle, à savoir au niveau de l'autre, à la place où se manifeste la castration dans l'autre, où c'est le désir de l'autre qui est marqué de la barre signifiante de X ici, c'est par cette voie essentiellement que pour l'homme comme pour la femme, s'introduit la quelque chose de spécifique qui fonctionne

comme complexe de castration.

Quand nous avons parlé du complexe d'Œdipe au début du trimestre dernier, j'ai exposé ceci sous la forme de dire que d'abord et avant tout la première personne à être châtrée dans la dialectique intra-subjective, c'est la mère. C'est là d'abord qu'est rencontrée la position de castration, c'est à cause de cela, que selon les destins qui sont différents pour l'homme et pour la femme, chez la petite fille, parce que la castration est d'abord rencontrée dans l'autre, que la petite fille rencontre cette aperception avec ce dont la mère est frustrée, c'est-à-dire que c'est d'abord sous la forme d'un reproche à la mère que ce qui est perçu dans la mère comme castration est donc aussi comme castration pour elle.

C'est sous le mode de cette rancune qui vient s'ajouter aux autres des frustrations antécédentes, que se présente d'abord pour la fille - Freud y insiste - le complexe de castration.

Et c'est parce que le père ne vient ici qu'en position de remplacement pour ce dont elle se trouve d'abord frustrée, qu'elle passe au plan de l'expérience de la privation. C'est parce que déjà c'est au niveau symbolique que se présente ce pénis réel du père dont on nous dit qu'elle l'attend comme un substitut de ce qu'elle a perçu comme en étant frustrée, que nous pouvons parler

à ce moment de privation, avec la crise que cette privation engendre, et le carrefour qu'il offre au sujet de renoncer, ou à son objet, c'est-à-dire au père, ou à son
? { instincts, c'est-à-dire de s'identifier au père.

Il en résulte une curieuse conséquence : c'est que le pénis est justement parce qu'il a été introduit dans le complexe de castration de la femme sous cette forme de substitut symbolique, à la source chez la femme de toutes sortes de conflits du type de ceux qu'on appelle conflits de jalousie, ou encore d'infidélité du partenaire. Ceci est ressenti comme une privation réelle, je veux dire avec un accent tout différent de ce que peut représenter le même conflit vu du côté de l'homme.

Je vais vite là-dessus, j'y reviendrai, mais il y a une chose qu'il nous faut voir, c'est que si le phallus se trouve sous la forme barrée où il a sa place comme indiquant le désir de l'autre, toute la suite de notre développement va nous montrer comment le sujet va avoir à trouver sa place d'objet désiré par rapport à ce désir de l'autre, et par conséquent c'est toujours comme nous
l'indique Freud à propos de son aperçu si remarquable sur un enfant battu, c'est toujours en tant qu'il n'a pas
le phallus, que le sujet en fin de compte devra être
élevé, qu'il trouvera son identification de sujet, en tant -
nous le verrons - que le sujet est comme tel lui-même

215

un sujet marqué de la barre.

Ceci se manifeste d'une façon claire chez la femme dont j'ai abordé aujourd'hui par une simple indication, les incidences de son développement à propos du phallus. C'est ceci qu'en somme la femme se trouve prise dans un dilemme - l'homme aussi d'ailleurs - insoluble qui est ce autour de quoi il faut placer toutes les manifestations types de sa féminité - névrotique ou pas. C'est comme je vous l'ai indiqué, pour ce qui est de trouver sa satisfaction, à savoir d'abord le pénis de l'homme, puis ensuite par substitution le désir de l'enfant. Ceci est classique. Je ne fais ici qu'indiquer ce qui est courant dans la théorie analytique.

Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est qu'en fin de compte, pour retrouver une satisfaction aussi foncière, aussi fondamentale que celle de la maternité, aussi exigeante d'ailleurs, aussi instinctuelle, c'est qu'elle ne trouve ce qui est satisfaction que par les voies de la ligne substitutive. C'est pour autant, dirais-je, que le pénis est d'abord un substitut, j'irais jusqu'à dire un fétiche, puis ensuite que l'enfant lui aussi par un certain côté est un fétiche, que la femme rejoint ce qui est, disons, son (instinct) et sa satisfaction naturelle.

quant à la
627

Inversement, pour tout ce qui est dans la ligne de son désir, elle se trouve liée à la nécessité impliquée

par la fonction du phallos, d'être jusqu'à un certain degré qui varie, mais d'être ce phallos en tant qu'il est le signe même de ce qui est désiré, et c'est bien à cela effectivement que répondent, qui soient la fonction du phallos, ce qui dans ce qui est considéré comme à proprement parler la féminité, et toute la phase d'exhibition, à savoir ce en quoi la femme se propose comme objet du désir, tout ce qui dans la fonction féminine, pour autant qu'elle s'exhibe et se propose comme objet du désir, l'identifie d'une façon latente et secrète au phallos, c'est-à-dire en somme situe son être de sujet comme phallos désiré, comme signifiant du désir de l'autre, la situe, cet être, au-delà de ce qu'on peut appeler la mascarade féminine, puisqu'en fin de compte tout ce qu'elle montre de sa féminité est précisément lié à cette identification profonde, à un signifiant qui est le plus lié à sa féminité. X

Nous voyons là apparaître le rôle et la racine de ce qu'on peut appeler dans l'achèvement du sujet sur la voie du désir de l'autre, sa profonde "Verwerfung", son profond rejet en tant qu'être, de ce en quoi elle apparaît comme à proprement parler sous le mode féminin. Sa satisfaction passe donc par la voie substitutive, et son désir se manifeste sur un plan où il ne peut aboutir qu'à une profonde "Verwerfung", à une profonde étrangeté de

son être, à ce en quoi elle gèdoit de paraître.

Ne croyez pas que pour l'homme la situation soit meilleure. Elle est même plus comique. Le phallos, lui, il l'a, le malheureux, et c'est bien en effet de savoir que sa mère ne l'a pas qui le traumatise, car alors, comme elle est beaucoup plus forte, où allons-nous ? C'est là dans cette crainte primitive pour les femmes que ^{elle} ~~Ka-~~ ~~rine~~ ~~Horney~~ montrait un des ressorts les plus essentiels des troubles du complexe de castration. De même que la femme fut prise dans un dilemme, l'homme est pris dans un autre. C'est dans la ligne de la satisfaction pour lui que la masconade s'établit, parce qu'en fin de compte il résoudra la question du danger qui menace ce qu'il a effectivement, par ce que nous connaissons bien, à savoir l'identification pure et simple à celui qui en a les insignes, à celui qui a toutes les apparences d'avoir échappé au danger, c'est-à-dire au père, et en fin de compte l'homme n'est jamais viril que par une série indéfinie de procurations ; celles-ci lui viennent de tous ses grands-parents et de tous ses ancêtres, en passant par l'ancêtre direct.

Mais inversement, dans la ligne du désir, c'est-à-dire pour autant qu'il a à trouver sa satisfaction de la femme, il va chercher le phallos aussi, et nous en avons tous les témoignages cliniques et autres - j'y reviendrai

la prochaine fois - et c'est bien justement parce que ce phallos, il ne le trouve pas là où il le cherche, qu'il le cherche partout ailleurs.

En d'autres termes, le pénis symbolique pour la femme est à l'intérieur, si on peut dire, du champ de son désir, ^{de son désir d'homme} au lieu que pour l'homme il est à l'extérieur ; ceci pour vous expliquer que les hommes ont toujours dans la relation des tendances centrifuges.

C'est pour autant donc, qu'en fin de compte elle n'est pas elle-même, pour autant qu'elle est dans le champ de son désir, c'est-à-dire pour autant que dans le champ de son désir il faut qu'elle soit le phallos, que la femme éprouvera la "Verwerfung", que l'identification subjective de celle qui produit au niveau de la seconde ligne, celle qui se termine là par un delta, et c'est pour autant non plus qu'il n'est pas lui-même en tant qu'il satisfait, c'est-à-dire qu'il obtient la satisfaction de l'autre, que l'homme se trouve dans l'amour hors de son autre. Donc c'est pour autant, dirais-je, qu'il ne se perçoit que comme l'instrument de la satisfaction, et c'est pour cela qu'en fin de compte le problème de l'amour est le problème de cette profonde division, qu'il introduit à l'intérieur des activités du sujet, c'est toujours parce que ce dont il s'agit, selon la définition même de l'amour, c'est de donner ce qu'il n'a pas, c'est de donner,

- 37 -

pour l'homme, ce qu'il n'a pas, à un être qui n'a pas
ce qu'il n'a pas, c'est-à-dire qui n'a pas le phallus.

-!-!-!-!-!-!